Nicolas Demorand

MARCEL PROUST
PORTRAIT EN « JE » RÊVANT

PARIS NAMUR DE FRANCE, 2012.

Grand-page

C'est d'abord de contestataire, le rapport entretenu par Proust à la société de son temps. Et ensuite de cet ordre-là, et ce, bien aujourd'hui encore, de l'ordre du « Je » rêvant. Ou, plus exactement, de l'ordre du « Je » rêvant-et-contestant. Et, pour ne pas rester dans l'abstraction, je vais tout de suite, et très rapidement, faire un peu de biographie littéraire

volontaire, qu'eux ne pouvaient ne donner et que je pouvais trouver non en causant avec eux, mais en écrivant loin d'eux » (10, p. 233).

Reste maintenant l'épreuve de la réalité : l'auteur de l'article du *Figaro* est confronté avec les quelques personnes, connaissances ou amis, susceptibles d'avoir vraiment lu son article. Ce passage serait exclusivement inspiré s'il ne témoignait pas de la solitude radicale de l'écrivain. Sortant de sa réverie, le héros s'empresse de faire acheter des exemplaires du journal afin de les distribuer à ses amis, puis il va le lendemain chez les Guermantes « pour voir en la Duchesse elle-même une de ces lectrices de [son] article qui pourraient [lui] permettre d'imaginer ce qu'avait pu penser le public, abonnés et acheteurs du *Figaro* » (10, p. 233).

Cette stratégie pour s'attirer des lecteurs ne donne aucun résultat. Le premier choc vient justement des Guermantes. Ni le duc ni la duchesse n'ont remarqué l'article, pari la veille en première page de leur journal préféré. Car ils sont de si ferventes lectrices du *Figaro* qu'ils y sont tous deux abonnés individuellement. Pourtant, ils ignorent tout de cet article, au point où le duc va jusqu'à mettre en doute son existence, laissant entendre à l'auteur qu'il n'est peut-être trompé. Devant l'insistance du narrateur, il demande à revoir le journal de la veille, qu'il fait aussitôt chercher par un domestique. Se rendant à l'évidence de la présence de l'article en première page, il s'apprête enfin à le lire, au moment même où il est brusquement interrompu par sa femme. Non seulement la duchesse est agacée d'avoir à faire semblant de s'intéresser aux propos de l'auteur (« Quoi je ne comprends pas, alors vous avez fait un article dans *Le Figaro* ? »), mais encore elle rabroue son mari comme d'une impolitesse qu'il allait commettre en se mettant à lire en présence de l'auteur lui-même (« Mais voyons Basin vous lires cela plus tard ») (10, p. 245).

Plus aimable, mais également en décalage avec l'événement, Gilberte, que le narrateur vient de retrouver en mademoiselle de Forcheville après s'être leurré sur son identité, promet de lire son article dès qu'elle sera rentrée chez elle. Quant à Bloch, l'ami dont le héros était aimé recevoir sur-le-champ une lettre d'appréciation, il se manifestera beaucoup plus tard, à l'occasion de la parution de l'un de ses propres articles dans *Le Figaro*. Manifestement envieux du narrateur, il profite de la coïncidence pour le dénigrer rétrospectivement, sans se rendre compte qu'il critique du même souffle le journal où il vient lui-même si fièrement de publier. « J'ai su que toi aussi, me dit-il, avais fait un article. Mais je n'avais pas cru devoir t'en parler craignant de t'être désagréable car on ne doit pas parler à ses amis des choses humiliantes qui leur arrivent. Et c'est cet évidemment que d'écrire dans le journal du sabre et du gouplon… » Cinglante, la fin de ce passage reprise la question de l'identité de l'écrivain, appelé à trouver son style ainsi que la juste mesure de son talent. « [Le caractère de Bloch] restait le même, mais son style était devenu moins précieux, comme il arrive à certains écrivains qui quittent le manérisme quand, se faisant plus de poèmes symboliques, ils écrivent des romans-feuilletons » (10, p. 253). Être l'auteur d'un article dans *Le Figaro* n'est pas un fait unique et il y a plusieurs façons d'être écrivain. La différence entre Bloch et le héros de la *Recherche*, c'est que pour ce dernier il y a l'urgence bien réelle d'une œuvre à accomplir, une œuvre dictée par le désir et non seulement par la volonté de briller aux yeux des autres.

Même l'admiration sincère, lorsqu'elle se manifeste, n'arrive pas à combler l'exigence de reconnaissance de l'écrivain à la recherche de son art. Cette reconnaissance serait d'ailleurs superflue pour celui qui aurait déjà trouvé sa voix, ce qui est peut-être le cas du narrateur. Sur ce point, l'ambiguïté demeure puisque la scène est impossible à situer dans la chronologie de l'appentissage du héros. Deux lettres de félicitations parviennent à l'auteur de l'article. Elles lui viennent de concierges de Combray, heureux de s'associer au succès de l'un des leurs, promu à l'honneur d'être publié dans un prestigieux journal parisien. Or ces lettres inattendues lui font plaisir, sans plus. Celle de madame Goupil aurait pu être flatteuse, mais elle ne reflète que des élégances convenues. Lauire est charmante dans sa naïveté, mais son auteur, un certain Sanilon, semble inconnu du narrateur. Celui-ci finira tout de même dans le *Temps retrouvé* par reconnaître, sous la signature énigmatique de Sanilon, le garçon épicier de Combray, qu'il connaissait jusque-là sous le seul prénom de Théodore.

Au hasard d'un rêve paraît enfin le lecteur idéal : nul autre que Bergotte. L'écrivain admiré devenu décevant, tout à coup ressuscité[17]. Le récit de ce rêve est ainsi fait qu'il confond habilement rêve et réalité, laissant transparaître l'émergence de la conscience du narrateur dans les brumes du sommeil. Le lecteur ne découvre qu'à la fin du paragraphe qu'il s'agissait d'un rêve.

> 18 La mort de Bergotte, survenue pendant la visite d'une exposition, devant la *Vue de Delft*, de Vermeer, est racontée dans *la Prisonnière* (10, p. 687 et suivante).

Le surlendemain matin je me réjouis que Bergotte fût un grand admirateur de mon article qu'il n'avait pu lire sans envie. Pourtant au bout d'un moment ma joie tomba. En effet Bergotte ne m'avait absolument rien écrit. Je m'en étais seulement demandé s'il était aimé cet article, en craignant que non. A cette question que je me posais, madame de Forcheville [Odette] m'avait répondu qu'il l'admirait infiniment, le trouvait d'un grand écrivain. Mais elle me l'avait dit pendant que je dormais : c'était un rêve. Presque tous répondent aux questions que nous nous posons par des affirmations complexes, mises en scène avec plusieurs personnages, mais qui n'ont pas de lendemain (10, p. 253).

Ce récit de rêve, suivi d'un commentaire sibylin, clôt l'ensemble du passage *d'Albertine disparue* où il est question de l'article du *Figaro*. Comme nous l'avons vu, la scène initiale entre l'auteur, qui ne se reconnaît pas encore, et sa première lectrice et peut-être destinataire, qui s'efface et qu'il ignore, s'est déplacée dans l'espace social, là où le narrateur cherche vainement à être reconnu comme écrivain et là où se trouve « le véritable point d'intersection entre la réalité et le rêve » (10, p. 153), puis elle se referme en boucle sur l'intimité de la chambre, la solitude du dormeur, avant de s'ouvrir à nouveau grâce au rêve. En restant à la surface du contenu explicite, on pourrait dire qu'enfin se réalise le désir de l'auteur de l'article d'être reconnu comme écrivain. Il tient cette assurance d'une autre figure maternelle, Odette, mère de Gilberte, dont la suite du roman ne dit pas si elle a repuré au narrateur de son article qu'elle avait promis de lire sans délai. L'apparition évanescente de Bergotte rappelle celle de la mère dans la première partie de la scène. Contrairement aux autres lecteurs, la mère et Bergotte ont un rôle essentiel dans la structuration du héros comme écrivain. Or dans ce passage du roman voué à la disparition, ils demeurent apparemment marginaux, effacés, éthérés. Si le narrateur, qui les a déjà perdus parce qu'ils sont morts ou qu'il les a quittés, les retrouve le temps d'une apparition fugitive, c'est peut-être grâce au rêve qui lui permet à la fois de récapituler ses origines et se propulser vers l'avenir.

Il semble que tout ait été dit sur la complexité du « je » proustien. La mise en scène de la lecture du *Figaro* confirme cette complexité en même temps qu'elle l'allège à cause de la proximité du sujet avec le rêve. Le dormeur écrivant qui s'y profile, au-delà de sa légèreté de personnage fictif, est fondamentalement un être vide dans un univers vide, ce qui ne l'empêche pas de marquer son identité propre. Cette constatation est autrement vertigineuse que la perception des effets réparables d'inquiétante étrangeté : apparitions et disparitions, mélange de réalité et de fiction, lourdeur des silences, voire même l'emergence diffuse d'un passé refoulé. L'étrangeté qui est partout perceptible dans cette scène, loin de témoigner de l'isolement de l'écrivain par rapport à lui-même ou à ses lecteurs, révèle l'audace de Proust à vouloir explorer toujours plus profondément le « livre intérieur de signes inconnus ». Cet horizon serait-il celui du rêve tel qu'il émerge des découvertes contemporaines, évidemment ignorées de Proust ? D'une part, il y a le *sommeil-rêve*, au sens que Silvio Fanti donne à ce terme en micropsychanalyse, c'est-à-dire comme une manifestation primordiale du vide et de l'énergie qui nous composent[19]. D'autre part, il y a l'hypothèse de Michel Jouvet, pour qui le rêve serait ultimement un système de reprogrammation continue de l'individu[20]. Lorsque le narrateur constate que « nous voyons, nous entendons, nous concevons le monde tout de travers » (10, p. 153) parce qu'il s'est trompé sur l'identité de Gilberte, il laisse entendre qu'il en va de même pour l'auteur et ses lecteurs, mais il ne conclut pas que la réalité est inaccessible. D'une révélation à l'autre, sa recherche se poursuit à mesure que s'approfondit sa conscience de l'instabilité du réel. Et la vision au télescope qu'il aura finalement acquise dans *Le temps retrouvé* accueille le mystère du rêve comme une composante primordiale de la réalité.

> 19 Là où, pour Freud, les désirs que réalise le rêve demeurent d'origine infantile, ils sont d'abord, pour Fanti, d'origine énergétique, ce qui entraîne par la suite la réalisation des désirs spécifiques, agressifs et sexuels refoulés. Voir, en particulier, le chapitre intitulé « Sommeil-rêve » dans *L'Homme en micropsychanalyse*, Paris, Buchet/Chastel, 1988 (Denoël, 1980), p. 131-173.
>
> 20 Michel Jouvet, *Le Sommeil et le Rêve*, Paris, Odile Jacob, 1992, en particulier la 4e partie : « Rôles du sommeil et du rêve »; Pourquoi rêvons-nous? Pourquoi dormons-nous? Où, quand, comment, Paris, Odile Jacob, 2000, page 108-109.

Nicole Deschamps (1931-2023, vers 2000, photographie anonyme (s.l., s.n.).

Nicole Deschamps est professeure associée en Études françaises à l'Université de Montréal et micropsychanalyste rattachée à la Société internationale de micropsychanalyse. Ses travaux sur Proust tentent de concilier le point de vue de la littérature avec celui de la psychanalyse. Elle a contribué au *Dictionnaire Marcel Proust* (Paris, Champion, 2004).

Marcel Proust, portrait en « je » rêvant,
– nouvelle édition –
de Nicole Deschamps (1931-2023)
a été publié le 21 mars 2012.

Cette publication reprenait un article d'abord intitulé « Lauteur en lecteur de soi-même » paru, à l'automne 2004, dans la revue *Tangence*, numéro 76.
ISSN : 1189-4965

La présente publication porte le numéro
ISBN : 978-2-89668-373-4

© Nicole Deschamps et Vertiges éditeur, 2023

– 0 374° lecturiel –

Dépôt légal – BaNQ et BAC

Lecturiels
www.lecturiels.org